

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 44

Artikel: Gueliet et lo bailli
Autor: Dénéreaz, C.-C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178941>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

J'appelle à mon chevet la servante Jeannette.
 « Quel est donc, s'il vous plaît, cet infernal tracas ?
 D'où partent tous ces cris ? on frappe à tour de bras ;
 Et pourquoi dès l'aurore un pareil tintamarre !
 — Monsieur, dans le logis on a les *Remueurs*. »
 Les Remueurs, bon Dieu ! que ce nom est bizarre !
 Hélas ! serait-ce point quelque troupe barbare
 D'avides maltôtiers, d'infâmes exacteurs,
 De recors, de sergens, ou de voleurs peut-être ?
 Allons, habillons-nous ; près d'eux il faut paraître,
 Et calmer, s'il se peut, leur bouillante fureur.
 Les *Remueurs* ! ce nom, dans mon âme frappée,
 Je l'avoue, excita la plus vive frayeur.
 Enfin, à tout hasard, muni de mon épée,
 Je me rends au salon, glaces, écrans, flambeaux,
 Fauteuils et canapés, commodes et bureaux,
 Tout était emporté. . . . Bon Dieu, dis-je en moi-même,
 Ce n'est donc pas en vain que, dans ma crainte extrême,
 Un noir pressentiment venait me tourmenter ;
 La maison est pillée, il n'en faut plus douter.
 Puis, passant du salon à la pièce voisine,
 Par le bruit attiré, j'arrive à la cuisine.
 Qui vient s'offrir alors à mes yeux ébahis !
 Le croirez-vous ? c'était la Dame du Logis,
 La piquante Fanny, ma jeune et vive hôtesse ;
 Une coëffe de nuit couvre sa blonde tresse,
 Sa robe est retroussée, et, sous un court jupon,
 D'un mollet arrondi brille le fin coton ;
 Du plus vif incarnat sa joue est allumée,
 Dans sa gauche elle tient, elle agite un torchon,
 Et d'un balai poudreux dont sa droite est armée,
 (Semblable à cet acier qui commande une armée)
 Elle ordonne, elle suit les prestes mouvements
 Qui font gémir les murs jusqu'en leurs fondements.
 » Allons, dit-elle à l'un, d'une voix animée,
 » *Ebaraignez* ici, jetez là du *reisson*,
 » Avec cette *pamosse* essuyez ce *pochon*,
 » Prenez ce pot de *greube* et trempez-y ces *pattes*,
 » Otez sur ce *tablas* ces *petoles* de *rattes* ; »
 A l'autre : « Eh bien, voyons, sans tant *patenocher*,
 » *Rangez*-moi ce *peclé* que je vois *brelancher* ;
 » Reclouez ce *liteau* qui va tout de *bizingue*,
 » *Ebriquez* ce *toupin*, sa *manille* est en *bringue* ;
 » Et vous, Jeannette, allons, pour vous *émoustiller*,
 » Là haut, sur le *placard*, allez vous *aguiller*,
 » Et d'un coup d'*époussoir* ôtez ces *rauferies*.
 » Près de ce *benéton* que vois-je *bambiller* ?
 » C'est un *güindre* entouré d'un tas de *truyeries*,
 » C'est bon, redescendez, *avantez* ce *coissin*,
 » Cette *casse* est *gâtée*, il faut chez le *magnin*,
 » La porter ce *tantôt*. Ah ! l'ennuyeux *négoce*
 » Tout devrait être fait depuis que je *bregausse*,
 » Mais avec ces *patets*, j'en ai jusqu'à demain. »
 Et comme j'approchais, ma pétulante hôtesse :
 « Ah ! Monsieur, pardonnez si, dès le grand matin,
 » Dans cet appartement tout est mis en *cupesse*,
 » Tout est *écalabré*, car j'ai les *Remueurs*. »
 A ces mots, la gaité succède à mes frayeurs
 Et comptant à Fanny ma risible épouvante,
 Je dérobe un baiser sur sa bouche charmante,
 Et je cours tout joyeux, rengainant mon fêtu,
 Achever à loisir mon somme interrompu.

Gueliet et lo bailli.

Gueliet étâi on farceu daô diâbllo. On dzo ye s'ein va tsi lo bailli dé Romanmotû po lâi portâ on petit cayon de lacé. Ein arrevein aô tsaté, ye dit à la serveinta : — Voâique po monsu lo bailli ! — Cé mémo dzo yavâi on grand repé aô tsaté et l'étiens dozé à trabllia. La serveinta va deré à Monsu : Ditè-vâi, noutron maîtrè ! L'âi ya Gueliet que vo z' apporté on galé petit cayon, que l'âi faut te deré ? — Ah ! Gueliet est quie ; eh bin, fâ lo eintra. . . . Gueliet eintré dein lo pâilo yô ti cliiau monsu dinâvont, ein desein : Bon vépro à tot lo mondo ! — Alù, m'n'ami Gueliet, repond lo bailli ; preind onna chaula et chîta té quie on moment. — Gueliet peinsâvè qu'on l'âi baillierâi oquie à medzi : mâ rein ; lo bailli volliâvè finalameint lâi féré deré dâi farcès po féré rirè cliiau monsu, et Gueliet sé peinsa : Atteinds bougro, adon que te ne vaô rein mè bailli à rupâ tandique vo vo regâlâ tit, l'âi té vu praô féré peinsa ! . . . Lo bailli l'âi dit : — Eh ! bin, Gueliet ! quin bon nové ? — Oh ! monsu le bailli, on rudo nové ! — Et quie ? — Noutra trouïe a fé l'autro dzo treizè petits cayenets et le n'a qué dozè tétets. — Te possibllio ! dit lo bailli tot ébâhi, et quand yen a dozè que tétant, que fâ lo treizièmo ? — Hélas ! monsu lo bailli : ye fâ coumein mè, ye vouâitè medzi lè z' autro

Et lo bailli se veni ou n'assiéta po Gueliet !

C. C. D.

Porquie Isââ Pequegni né sé vaô pas mariâ !

Isââ Pequegni avâi veintè sa-t-an, et n'étâi qu'on gros benêt, on mi-fou ! Son père, qu'étâi on retso paï-san, bin éduca, l'âi dit on dzo : Isââ ! té faut té mariâ ! — Ma fâi na que ne vu pas mé mariâ ! — Et porquie, l'âi dit son père ? — Pardieu, porquie ! que t'es fou ! paceque ne vu pas mé mariâ !

Son père essia plusieu iadzo dé lo décida, mâ pas fotu. L'avâi biô l'âi deré que cognesâi onna dzouilla et dzeintia grachaôsa que s'arâi bin b'n' ése d'être madama Pequegni la djeina, Isââ ne coudesâi rein ourè et s'eintétavè à restâ valet.

A la fin, son père l'âi dese : Attiuta m' n'ami ! ne sé pas porquie te t'ostiné à ne pas voliâi té mariâ, ka mé su bin mariâ mè, et yété encora pé djeino qué té, et et porquie ne farâi tou pas coumein mè ? — Paceque, l'âi repond Isââ, té, t'as mariâ ma mère, tandique mè foudrà mè mariâ avoué on n'étrandzire !

C. C. D.

Robinson Crusô II.

II.

Je ne me dissimulai pas que ma disparition allait consterner ma famille ; mais rien ne pouvait m'arrêter, et, comme mes excursions nocturnes ne me permettaient pas de dormir tout mon souf, le remords n'avait pas la puissance de troubler mon sommeil. Sans nier l'influence du remords, je crois encore aujourd'hui qu'un brigand très fatigué peut dormir aussi profondément qu'un honnête homme.

Donc, bien affermi dans ma résolution, et n'éprouvant pas le besoin d'une solitude absolue, j'emmenai mon chien *Cailleteau*, qui ne fit aucune difficulté pour me suivre, ainsi qu'une chèvre laitière appartenant à ma grand'mère, après lui avoir préalablement ôté une petite sonnette qu'elle portait au cou.

Une fois dans mon île, je me déshabillai, je me jetai à l'eau et